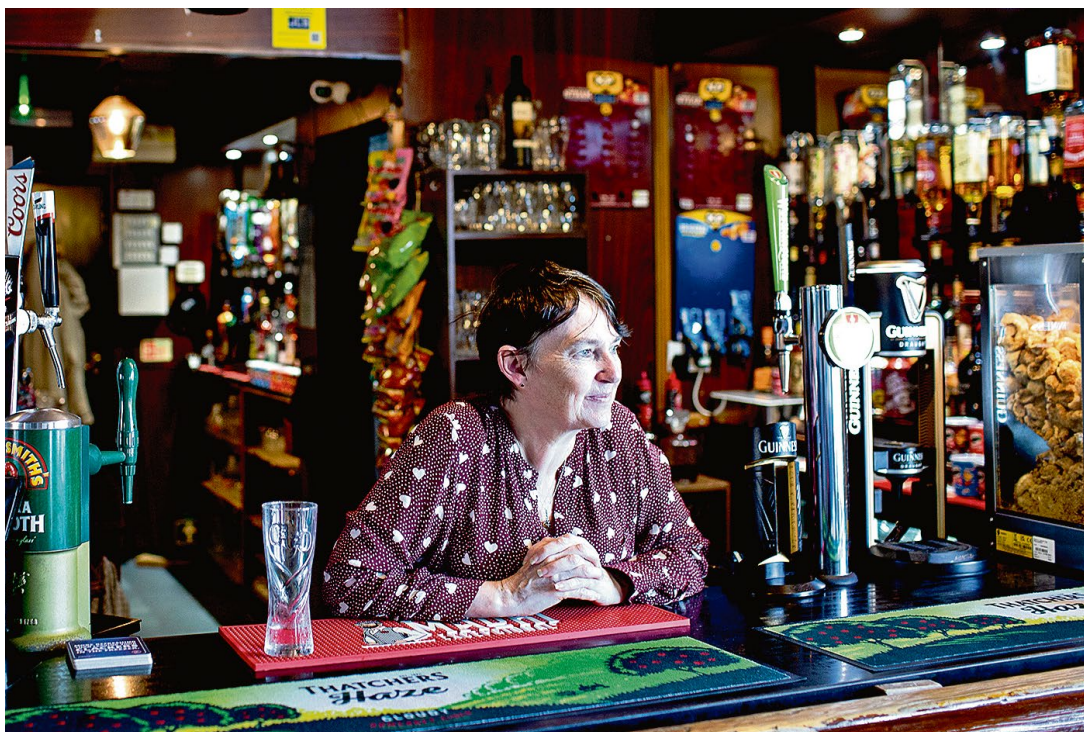


The Horse & Groom, un refuge de la commu

DERNIERS BARS AVANT LA FIN D'UN MONDE (4)

Baptêmes, anniversaires, mariages, funérailles et surtout visites quasi quotidiennes à la sortie du travail... Les pubs anglais occupent une place particulière dans la société. Mais même eux souffrent. Un exemple datant du XVIII^e siècle, point de ralliement pour les résidents d'un village ouvrier du nord-est de l'Angleterre, est menacé de destruction par un projet immobilier

TEXTE ET PHOTOS: JULIE ZAUGG, CASTLESIDE (UK)



Sharon Renwick, 60 ans, la gérante de The Horse & Groom, qui y œuvre depuis plus de 30 ans.



The Horse & Groom est l'un des derniers pubs de Castleside, un village ouvrier de 1650 âmes à côté de la ville de Consett, le berceau de l'ind

«Julie! Julie! Julie!» Le pub entier scande mon nom. Ils veulent que je boive un shot de Fireball, une concoction douce-reuse à base de whisky et de cannelle. L'arrivée d'une étrangère – originaire de Suisse qui plus est – dans cet établissement que la plupart des habitués fréquentent depuis trois générations, n'est pas passée inaperçue. Je m'exécute, sous les vivats de la foule.

«Tu ne t'attendais pas à ça, hein?» me glisse Sarah Page, avec une vigoureuse tape dans le dos, avant de reprendre sa place à côté de son fils Jake, 25 ans. Lui et ses copains descendent des pintes de bière depuis plusieurs heures déjà, se levant périodiquement pour remettre une pièce dans le jukebox électronique et choisir un morceau de Nirvana ou d'Oasis.

The Horse & Groom est l'un des derniers pubs de Castleside, un village ouvrier de 1650 âmes à côté de la ville de Consett, le berceau de l'industrie de l'acier britannique. Point d'ancrage pour la communauté locale, il est menacé par un projet immobilier qui pourrait aboutir à sa destruction.

Les premiers clients sont arrivés dès l'ouverture, sur le coup de 16h. Une poignée d'ouvriers et de patrons d'entreprises locales qui marquent la fin de la semaine avec une bière. Ils échangent quelques mots devant le bar en bois foncé poli, orné de plusieurs tireuses à bière servant des houblons et des ales. Quelques-uns se sont lancés dans un jeu de fléchettes. Un bras en l'air, les traits froissés par la concentration, ils visent avec précision le cœur d'une cible accrochée au mur.

«Il s'agit d'un lieu de rencontre, d'un havre de sûreté et de confort, pour la communauté locale», raconte Stepha-

nie Hodgson, 46 ans. Nées dans le village, elle et toute sa famille fréquentent régulièrement le pub. «Nous avons célébré des baptêmes, des anniversaires, des mariages et des funérailles ici», livre-t-elle de son accent chantant du nord ponctué de «aye» (le «oui» importé de la langue norse qui prévaut dans les régions septentrionales des îles britanniques).

Pour les personnes isolées, l'établissement représente une bouée de sauvetage. «Le vieux Joe, qui habite de l'autre côté de la rue, cela lui prend 15 minutes pour arriver jusqu'à la porte d'entrée du pub mais il aime y venir pour voir du monde et évoquer le passé, relate-t-elle. Il s'agit parfois de sa seule interaction sociale de la journée, voire de la semaine.»

Une partie intégrante de l'identité

Chaque jeudi soir, trois vieux messieurs se retrouvent au Horse & Groom. «Ils boivent invariablement deux pintes de bière chacun, puis rentrent chez eux», relate la patronne du lieu, Sharon Renwick, 60 ans. «Lorsque je passe une mauvaise journée, je sais que je peux me rendre au Horse & Groom, boire une bière et me décharger de mes soucis, confirme Kieran Breen, 60 ans, qui fréquente le pub depuis qu'il a 17 ans. Sans cet endroit, j'aurais sombré à plusieurs reprises.»

Lorsque l'un des résidents du village a perdu sa fille, décédée d'un cancer, la clientèle du Horse & Groom s'est relayée pour le soutenir mentalement. Le jour de Noël, Sharon Renwick organise un repas pour les personnes qui n'ont nulle part où aller. En semaine, il y a des soirées quizz et bingo. Le week-end, des concerts et des performances de Bella Bluebell, une artiste transgenre locale.

La plupart des clients sont des habitués de longue date. «Je suis allée à l'école avec certains d'entre eux», note Sharon Renwick. Jake Page ne se souvient pas de la première fois qu'il y a mis les pieds. «Je



devais être un bébé», rigole cet ingénieur en télécommunications, se remémorant les longues après-midis passées à jouer avec une troupe d'enfants dans le jardin du pub. «Cet endroit fait partie intégrante de mon identité», confie-t-il.

C'est ici également qu'il a rencontré sa compagne, Nicole Emery, 22 ans. «J'ai commencé à travailler au Horse & Groom durant mes études», dit la jeune femme, qui œuvre désormais avec des adultes autistes. Nous formons une communauté très soudée. Certaines des personnes rencontrées ici sont devenues des amis proches.» Elle y a récemment emmené son père. «Il avait peur de se rendre à l'étranger mais quelques habitués l'ont convaincu de partir en vacances avec eux et il a filé à Benidorm», sourit-elle.

Auberge pour les bouviers

Arrivé vers 18h, Kieran Breen sirote une bière en regardant distraitemment le plafond blanc traversé de poutres en bois sombre et les murs ornés de photos en noir et blanc d'hommes moustachus vêtus de costumes d'ouvriers. The Horse & Groom date de 1760. Il servait autrefois d'auberge pour les bouviers transportant



Nicole Emery, 22 ans, qui a travaillé dans le pub et y a noué de solides amitiés.

du bétail depuis l'Ecosse pour le vendre sur les marchés de l'Angleterre.

Dès le milieu du XIX^e siècle, la ville de Consett est devenue l'un des principaux centres de production d'acier du pays, avec l'ouverture en 1840 de hauts fourneaux alimentés par les nombreuses mines de charbon ponctuant la campagne environnante. «On entrait à l'aciérie à l'âge de 16 ans et on y restait pour la vie, se remémore Kieran Breen. Le travail était dur et sale mais il y avait une incroyable solidarité entre les travailleurs.» Le village était en permanence recouvert d'une épaisse couche de poussière rouge composée d'oxyde de fer. A son apogée en 1960, l'aciérie employait 6000 personnes.

The Horse & Groom servait alors de point de ralliement pour les ouvriers et les

mineurs. «Certains soirs, il y avait tellement de monde qu'on devait faire la queue pour entrer», se souvient Nigel Roe, un vendeur de camionnettes à la retraite de 61 ans, qui fréquente ce lieu depuis plus de quarante ans. Le pub était très différent alors. «Il y avait deux pièces, l'une où mes parents se rendaient chaque samedi soir pour se récompenser du dur labeur de la semaine, et l'autre, remplie de fumée et de joueurs de billard, qui était réservée aux hommes», relate Kieran Breen.

Mais la fermeture des hauts fourneaux en 1980, mis à mal par la concurrence étrangère, a tout changé. Quelque 3700 emplois ont été perdus du jour au lendemain et le taux de chômage a grimpé à 36% à Consett. «Pour la génération de mon père, cette période a été terrible,

nauté ouvrière à l'article de la mort



ustrie de l'acier britannique. (CASTLESIDE, 21 JUIN 2025)



Un lieu de rencontre, un havre de sûreté pour la communauté locale: scènes de vie dans le pub The Horse & Groom.

«Je connais tout le monde ici, dit Susan Beattie, 53 ans, en gardant un œil sur la fillette qui joue à la balançoire. Mon club de fléchettes s'entraîne dans le pub.» Les joueurs se retrouvent tous les mardis soir pour une partie suivie d'un repas communautaire.

Mais les jours du Horse & Groom sont comptés. En décembre dernier, le pub a reçu une lettre des autorités locales l'informant que son propriétaire, le groupe Admiral Taverns, avait demandé un changement d'affectation. «Ils veulent obtenir le droit de détruire partiellement la structure du bâtiment pour y créer trois maisonnettes», détaille Stephanie Hodgson. Cela fait partie d'un plan pour construire 13 demeures sur le terrain à l'arrière du débit de boissons. Si le groupe, qui appartient au fonds d'investissement américain Proprium Capital Partners et qui possède plus de 1600 pubs au Royaume-Uni, obtient gain de cause, il revendra la propriété et les terrains adjacents à un promoteur immobilier. «La logique est purement financière, il s'agit de maximiser les profits», déplore-t-elle.

Trois misérables maisonnettes

Ce n'est pas un cas isolé. En 2024, 412 pubs ont fermé en Angleterre et au Pays de Galles. Il n'en reste plus que 38 989, 37% de moins qu'en 1992. «Il est devenu extrêmement coûteux de faire tourner ces établissements, explique Jesse Matheson, un économiste de l'Université de Sheffield qui a mené une étude sur le sujet. Le prix de l'énergie a explosé, le coût de matières premières entrant dans la composition de la bière et des aliments également, dans le sillage de l'inflation. Quant aux charges salariales, elles ont récemment augmenté en raison d'une hausse des contributions sociales et du salaire minimal décrétée par le gouvernement.»

La demande est également en berne. «Depuis le covid, les gens sortent moins, constate Tony Dent, le représentant local

de The Campaign for Real Ale, une organisation luttant pour la survie des pubs. Les jeunes consomment également moins d'alcool que leurs pairs plus âgés.»

Frappées par la crise du coût de la vie, les personnes qui continuent de fréquenter les pubs ont tendance à y dépenser moins. Une tendance aggravée par l'inflation. «Le prix d'une pinte de bière est passé de 3,50 à 4,80 livres en moyenne ces cinq dernières années, dit Jesse Matheson. Cela oblige les gens à limiter leur consommation.» Le phénomène est particulièrement marqué dans les régions rurales défavorisées, comme le comté de Durham.

Au Horse & Groom, les habitués ont accueilli la nouvelle de sa fermeture probable avec un mélange de colère et de désespoir. «Cela va avoir un impact massif sur la communauté locale, dénonce Nicole Emery. Où irons-nous à l'avenir? Cela va briser les liens sociaux qui ont été noués ici.» Nigel Roe déplore, lui, la perte d'un morceau d'histoire. «Ce pub, c'est notre héritage, dit-il. Et ils veulent le détruire, tout ça pour construire trois misérables maisons?»

Stephanie Hodgson rappelle que la région manque déjà d'infrastructures. «Il ne sert à rien de construire de nouveaux logements si on n'a pas les moyens d'accueillir plus d'habitants, soupire-t-elle. Il n'y a pas de gare, seulement un bus qui prend plus d'une heure pour relier Durham. L'hôpital de Consett a fermé son service des urgences et il est pratiquement impossible d'obtenir un rendez-vous chez le médecin ou le dentiste. Il manque également des places dans les écoles.»

Déterminés à sauver leur pub

Pour Sharon Renwick, la patronne de The Horse & Groom, le changement d'affectation aurait des conséquences graves et immédiates. «Je perdrai mon emploi et ma maison, puisque je vis au-dessus du pub», livre-t-elle. Elle en a repris la gestion en 2017, après y avoir travaillé comme barmaid durant plus de trois décennies.

La soirée avance. Le volume sonore est monté d'un cran. Les vannes fusent d'une table à l'autre. «Tu sais ce que c'est une éponge à rire, Nigel?», interroge Sarah Page. C'est quelqu'un qui étouffe toute forme d'amusement.» «Et toi, tu ne serais pas l'idiot du village?» rétorque Nigel Roe, en partant d'un grand éclat de rire. Les discussions deviennent décousues. «Un conseil: ne couche jamais avec ta voisine», confie un cinquantenaire à son voisin de banquette. «C'est à qui le tour de payer la tournée?» rétorque ce dernier.

Malgré leur apparente bonhomie, les clients de The Horse & Groom sont bien déterminés à sauver leur pub. Ils ont lancé une campagne sur Facebook sous le slogan #SaveTheGroom et déposé 243 objections sur le portail où le changement d'affectation a été mis en consultation. «Nous avons obtenu l'appui de plusieurs conseillers municipaux et de la parlementaire travailliste qui représente

notre région», détaille Stephanie Hodgson. Plusieurs habitués ont également prévu de se rendre au Conseil municipal afin de témoigner de l'importance du pub pour la communauté locale.

Soucieux de défendre un lieu qu'il fréquente depuis plus de vingt ans, Barrie Mcdermid a composé une chanson pour défendre The Horse & Groom. «Elle a reçu près de 30 000 vues en ligne», glisse-t-il. Il espère que cela permettra de rallier des soutiens. «Ce pub m'a accompagné durant une bonne partie de ma vie, raconte-t-il. J'y ai joué mon premier concert en 2008, le même mois où ma fille est née, et elle y a récemment pris la scène pour la première fois.»

Parmi les options explorées pour sauver ce lieu emblématique figure son inscription au patrimoine national. «Mon fils a contacté des historiens de l'Université de Durham pour attester de sa valeur historique», relève Kieran Breen. Mais la demande n'a pas abouti. «Nous avons essuyé un refus car les fenêtres ne sont pas d'origine», affirme Sharon Renwick.

Les habitants de Castleside cherchent désormais à obtenir que le pub soit reconnu comme «un atout de valeur communautaire», une désignation réservée aux lieux qui favorisent le bien-être social ou les intérêts sociaux de la communauté locale. S'ils obtiennent gain de cause, Admiral Taverns devra leur proposer de racheter le pub avant de le mettre en vente au plus offrant.

Ici aussi, les obstacles sont nombreux. «Le prix moyen d'un pub au nord-est de l'Angleterre est d'environ 250 000 livres, indique Stephanie Hodgson. Je ne pense pas que nous parviendrions à lever une telle somme.»

Au Horse & Groom, la soirée bat toujours son plein. Pompette, Sarah Page s'est éclipsée discrètement. A côté de la table de billard, son fils s'est lancé dans un mouvement de danse ondulant intitulé «Le ver de terre», debout sur ses deux mains. Une nouvelle tournée de shots apparaît sur un plateau. Il est temps de filer. Dans la rue sombre, le pub est le seul bâtiment illuminé du village. Par la porte entrouverte, on entend fuser les rires. ■

Demain: A Miami, les Cubains retrouvent au café Versailles leur paradis perdu

Face à la désertification de pans entiers du territoire qui se sentent abandonnés et sombrent dans la colère, la France se dote d'une loi pour faciliter l'ouverture des débits de boissons en zone rurale. A l'heure des réseaux sociaux, comment les bistrotiers rassemblent encore en France, en Belgique, aux Etats-Unis ou en Suisse? Reportage dans des lieux de socialisation en zones délaissées.

relate Kieran Breen. Lui et ses collègues n'avaient jamais rien connu d'autre que l'aciérie. Et ne pas travailler les rendait malades. Ils avaient la sensation de ne plus servir à rien. Cela en a tué plus d'un.»

Les ex-employés de l'aciérie sont nombreux à être décédés jeunes, succombant à des cancers ou à d'autres maladies chroniques. «Beaucoup d'entre eux étaient déjà en mauvaise santé, à cause des conditions de travail dans l'aciérie», rappelle-t-il.

Les stigmates de la désindustrialisation

Le centre-ville de Consett continue d'arborer les stigmates de cette brutale désindustrialisation. La rue principale compte plusieurs devantures vides. Celles qui ne le sont pas sont occupées par des magasins de paris sportifs, des vendeurs de vapoteuses et des détaillants de boissons alcoolisées avec des noms comme «Bargain Booze». Sur le site de l'ancienne aciérie trônent désormais deux hypermarchés et quelques fast-foods. Lors des élections locales de mai, le parti populiste de droite Reform UK a réalisé une razzia, raflant 65 des 98 sièges au Conseil municipal du comté de Durham.

«Il n'y a pas beaucoup d'emplois dans la région et ceux qui existent sont mal payés, relève Barrie Mcdermid, qui joue fréquemment à The Horse & Groom avec son groupe The Buskers. On y trouve de vraies poches de pauvreté.» Consett et Castleside comptent une poignée d'usines fabriquant des caravanes, des produits chimiques et des pièces automobiles, ainsi qu'une entreprise de fret et quelques sociétés de construction, mais guère davantage.

«La plupart des locaux sont obligés de se rendre à Newcastle pour travailler, complète Stephanie Hodgson, qui effectue elle-même le trajet jusqu'à la cité portuaire quotidiennement. Ils en profitent pour y faire leurs courses.» Ces dernières années, Castleside a perdu son boucher, sa banque, sa poste, son magasin de quartier et ses trois autres pubs. «Il ne reste plus

qu'un *fish & chips* et un autre débit de boissons à la sortie du village dont le patron est récemment décédé», glisse-t-elle.

En raison de sa proximité avec Durham, une ville universitaire, et Newcastle, Castleside a vu émerger plusieurs nouveaux développements résidentiels depuis le début des années 2000. Leurs demeures spacieuses valent plusieurs fois le prix des pavillons ouvriers aux murs de brique beige composant le reste du hameau. «Nous sommes en train de devenir une cité-dortoir pour les pendulaires, déplore Kieran Breen. Ces nouveaux venus ne s'intègrent pas. Ils ne viennent jamais au pub et nous ne savons pas qui ils sont.»

Il est 20h et le soleil est encore haut en cette soirée de fin juin. Un couple arrive à vélo avec sa petite-fille âgée de 6 ans. Il s'installe à l'une des tables de pique-nique à l'arrière de l'établissement, avec des bières panachées et des paquets de chips. On y jouit d'une vue panoramique sur les collines ornées de moutons et d'éoliennes.



Jake Page, 25 ans, fait une démonstration d'un mouvement de danse intitulé «Le ver de terre».